

qui dura près de six heures par suite des retards occasionnés par la foule des passagers qui s'empres-
saient de rentrer dans leurs foyers, — plus ou moins
effrayés qu'ils étaient par les rumeurs en circulation,
— un autre incident eut lieu qui me semble assez inté-
ressant pour être raconté un peu en détail.

Dans le compartiment que nous occupions, ma
femme et moi, il y avait, — en outre de l'intéressant
couple gantois, — quatre autres passagers, dont trois
dames autrichiennes, une mère et ses deux filles, et
un grand propriétaire de chevaux de course des envi-
rons de Charleroi. Ces dames autrichiennes sem-
blaient appartenir à la meilleure société. Elles se
rendaient à Ostende, avec l'intention de passer en
Angleterre. La mère prétendait que son fils y était
étudiant. La discussion s'engagea, on ne sait trop
comment, entre le propriétaire de chevaux et les
dames autrichiennes. Depuis quatre jours déjà,
l'Autriche avait déclaré la guerre à la Serbie. La
proposition anglaise suggérant de faire régler l'im-
broglia austro-serbe au moyen d'une conférence était
dans tous les esprits, et le monsieur de Charleroi qui,
soit dit en passant, n'avait pas froid aux yeux, disait
carrément son fait à l'Autriche. La dame autri-
chienne plaidait tout naturellement pour son pays ;
elle prétendait que les Serbes étaient fourbes et cons-
piraient constamment contre l'Autriche. — "Les
Serbes, disait le propriétaire de chevaux, je l'admets,
ne sont pas intéressants, Madame, mais il y a quelque
chose de moins intéressant que les Serbes, ce sont les